

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Polars métaphysiques

Jean-Jacques Pelletier, *La chair disparue*, Québec, Alire, 2000, 656 p., 16,95 \$.

Martin Gagnon, *Les effets pervers*, Montréal, Lanctôt éditeur, 2000, 148 p., 16,95 \$.

André Jacques, *Les lions rampants*, Montréal, Québec Amérique, 2000, 360 p., 24,95 \$.

Micheline La France, *Le don d'Auguste*, Montréal, XYZ éditeur, 2000, 158 p., 19,95 \$.

Hélène Rioux

Numéro 101, printemps 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37753ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

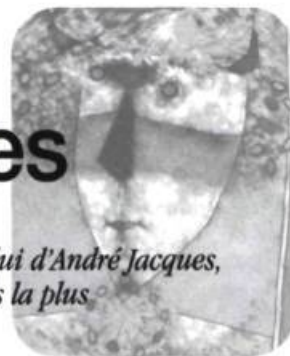
Rioux, H. (2001). Compte rendu de [Polars métaphysiques / Jean-Jacques Pelletier, *La chair disparue*, Québec, Alire, 2000, 656 p., 16,95 \$. / Martin Gagnon, *Les effets pervers*, Montréal, Lanctôt éditeur, 2000, 148 p., 16,95 \$. / André Jacques, *Les lions rampants*, Montréal, Québec Amérique, 2000, 360 p., 24,95 \$. / Micheline La France, *Le don d'Auguste*, Montréal, XYZ éditeur, 2000, 158 p., 19,95 \$.] *Lettres québécoises*, (101), 29–30.

Jean-Jacques Pelletier, *La chair disparue*, Québec, Alire, 2000, 656 p., 16,95 \$.
Martin Gagnon, *Les effets pervers*, Montréal, Lanctôt éditeur, 2000, 148 p., 16,95 \$.
André Jacques, *Les lions rampants*, Montréal, Québec Amérique, 2000, 360 p., 24,95 \$.
Micheline La France, *Le don d'Auguste*, Montréal, XYZ éditeur, 2000, 158 p., 19,95 \$.

POLAR
Hélène Rioux

Polars métaphysiques

*Qu'est-ce que la métaphysique vient faire dans les polars ?
C'est la question que je me suis posée en lisant la quatrième de couverture de celui d'André Jacques,
où il est dit que Les lions rampants se situe dans « la tradition à la fois la plus
classique et la plus moderne du polar métaphysique... ».*



SE 'AGIRAIT-IL D'OUVRAGES ABSTRAITS, truffés de spéculations existentielles sur l'être en tant qu'être, les causes premières, le sens de la vie en général ? Qui plus est, deux des auteurs qui font l'objet de cette chronique sont professeurs de philosophie. J'ai eu envie de voir où leur réflexion nous conduisait.

Dans le monde du crime organisé

On prend souvent à tort le polar pour un simple divertissement, sans vraiment de conséquences, bon pour tuer le temps dans un avion ou dans un train, dans son lit quand on soigne une grippe, à l'ombre d'un palmier quand on est en vacances. Occupant l'esprit sans susciter de réflexion troublante. Une fois qu'on l'a refermé, on se dit qu'on a passé un bon moment, puis on l'oublie.

Mais ce n'est pas toujours le cas. Pierre Billon et Umberto Eco, pour ne nommer que ceux-là, nous ont déjà prouvé avec brio que thriller et profondeur pouvaient faire bon ménage. Jean-Jacques Pelletier est de la même trempe, et on ne risque certes pas d'oublier *La chair disparue*, son dernier roman. Pour ma part, je suis restée sous le choc pendant plusieurs jours après avoir lu d'une traite cette brique de 654 pages. J'ai encore des frissons quand j'y repense.



Je ne vais pas essayer de résumer le roman. Ce serait beaucoup trop long et inutilement compliqué. Surtout que l'histoire, dans laquelle évoluent une bonne cinquantaine de personnages — dont le président des États-Unis —, se déroule presque simultanément dans divers lieux de la planète, de Bangkok à Québec, en passant par New York, Massawippi, Big Sur, Montréal, Paris et d'autres. Disons simplement que l'intrigue tourne autour du trafic d'organes. Et que c'est d'un réalisme à faire dresser les cheveux sur la tête. Non pas réaliste parce que l'auteur se serait complu dans des descriptions sordides et sanglantes du style « massacre à la tronçonneuse ». Non, ce n'est pas là le propos du livre et ce genre de description est, pour ainsi dire, absent du roman. Ce qui le rend d'autant plus implacable. Et — ou parce que — crédible.

On a l'impression d'y être, d'être dans la réalité, non pas dans la fiction, malgré l'avertissement habituel donné au début du livre. La structure même du roman contribue à donner cette impression : scènes très courtes, écrites dans un style sobre, clinique, avec le nom de l'endroit, la date et l'heure à la seconde près, le tout entrecoupé d'articles de journaux et de comptes rendus radiophoniques relatant des événements dont on se souvient encore. Ou qui leur ressemblent étrangement.

Chacun des chapitres, lesquels portent des titres aussi inquiétants et évocateurs que *Les résidus*, *La tête éclatée*, *Corps dés/art/iculés*, *Les organes*

migrateurs, *Parties sur glace*, *Intériorités crues*, commence par une citation tirée d'un essai sur l'histoire de l'art intitulé *Petite dissection de l'art occidental, précis d'art organique*, de Louis Art/ho, l'un des protagonistes les plus machiavéliques de l'histoire. Citations qui, par la justesse de l'analyse, ajoutent à *La chair disparue* une dimension presque visionnaire.

Le roman traite en outre de trafic d'esclaves, d'espionnage industriel, de trafic d'armes et de drogue, de l'union des mafias. Une organisation dirigée par des gens impitoyables travaille à mettre au point la mondialisation du crime. Pour l'affronter, il n'y a que l'Institut, avec, à sa tête, une femme déterminée secondée par une poignée d'agents qui semblent plutôt fragiles et démunis face à l'impressionnante machine du crime organisé.

Un roman lucide, dont nous attendons avec impatience la suite.

Dans le monde de la folie

Comme Jean-Jacques Pelletier, Martin Gagnon est professeur de philosophie. Après avoir publié deux recueils de poésie et un essai théologique, il fait paraître un premier roman, *Les effets pervers*.

Son narrateur est un tueur en série, prétend-il. Il se fait appeler le Scorpion et nous assure tout au long du roman qu'il n'est pas fou, que ses actes n'ont rien à voir avec aucune sorte de complexe, et surtout pas celui d'Édipe, qu'il tue pour affirmer sa liberté, manifester sa complète indépendance à l'égard de Dieu. « Car, explique-t-il, c'est librement que j'assassine, il s'ensuit que ce n'est qu'à partir de moi que l'énoncé nietzschéen de la mort de Dieu prend tout son sens. » (p. 33)

La narration alterne entre ce genre de déclarations pseudo-philosophiques (il est vrai que le personnage était étudiant en philo avant de devenir tueur), des souvenirs d'enfance plutôt convenus (père alcoolique, mère castratrice) et la description complaisante de meurtres sadiques. La fin est on ne peut plus prévisible et l'édifice s'écroule sans qu'on éprouve autre chose qu'un immense soulagement.

Bref, ce n'est pas convaincant. Ni même intéressant.



Dans le monde de l'héraldique

Les lions rampants d'André Jacques est un thriller d'une facture plus classique, conçu davantage pour raconter une histoire que pour poser des questions « métaphysiques ».

Le personnage principal est Alexandre Jobin, un ancien agent des services de renseignements de l'armée canadienne qui a renoncé à sa vie d'aventures pour devenir propriétaire d'un magasin d'antiquités rue Saint-Laurent.

Les écrits

La doyenne des revues littéraires au Québec

Fondée en 1954 par Jean-Louis Gagnon, la revue *Les écrits* – connue auparavant sous le titre *Écrits du Canada français* – a publié des textes inédits de nombreux écrivains importants du Québec et de la francophonie.

À lire dans le numéro de décembre 2000



Des poèmes de Sylvie Gendron, Bertrand Laverdure, André Maheu et Hugues Corriveau.

Un extrait de roman de Anne Lagardère.

Des nouvelles de Michèle Gazier, Radmila Zivkovic et Gilbert Choquette.

Des essais de Marie-Éva de Villers, Paul Beaulieu, Jean-Pierre Duquette, Pierre Larochelle et André Ricard.

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES. LE NUMÉRO : 10 \$.

BULLETIN D'ABONNEMENT

ABONNEMENT D'UN AN (TROIS NUMÉROS) :

- RÉSIDENTS DU CANADA 25 \$
 INSTITUTIONS 35 \$
 RÉSIDENTS DE L'ÉTRANGER 35 \$

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____

CODE POSTAL _____

TÉLÉPHONE _____

Ci-joint, chèque ou mandat à l'ordre de *Les écrits*.

À retourner à l'adresse suivante :

Les écrits

5724, CHEMIN DE LA CÔTE SAINT-ANTOINE
MONTRÉAL (QUÉBEC) H4A 1R9

TÉLÉPHONE : (514) 488-5883

TÉLÉCOPIEUR : (514) 488-4707

les.ecrits@sympatico.ca

L'histoire débute quand une jeune aide-accessoiriste appelée Chrysanthy Orowitzn, qui doit recréer un bureau d'architecte des années quarante pour une émission de télévision, entre dans sa boutique, et qu'elle tombe sur une statuette défraîchie représentant un lion debout sur ses pattes de derrière — rampant en langage héraldique. Cette statuette lui rappelle vaguement quelque chose et Alexandre, sous le charme de ses yeux lavande, la lui offre. C'est là que leurs ennuis commencent.

Le soir même, à l'issue de l'émission de télévision, Sirois, l'accessoiriste, est assassiné. Le lendemain, Chrysanthy se fait agresser chez elle par deux skinheads. Des groupes de motards et de néonazis, des policiers et des ambassadeurs, tout le monde semble soudain s'intéresser à cette statuette qui dormait depuis des lustres dans l'entrepôt de Jobin.

Malgré une certaine lourdeur parfois, le roman est mené tambour battant et se lit avec plaisir. En prime, on apprend des choses sur l'héraldique, une science somme toute peu connue du commun des mortels. J'aime bien quand les livres nous entraînent dans ce genre d'univers.

Autour du monde

Bien qu'une mort mystérieuse en soit le point de départ, *Le don d'Auguste*, dernier titre de Micheline La France, n'est pas un polar proprement dit. Il tient davantage de la quête que de l'enquête.

On y retrouve Marc Léger, le détective apparu pour la première fois dans *Le visage d'Antoine Rivière*. Un Marc Léger vieilli de cinq ans, qui n'est pas encore parvenu à se pardonner la mort d'Antoine Rivière. Ayant compris que la vérité n'est jamais absolument noire ou blanche, il pose désormais sur la vie un regard d'homme plus nuancé, moins amer que désenchanté.

Comme elle nous y a habitués dans ses ouvrages précédents, Micheline La France s'intéresse ici au problème du double, de la double vie, de la face cachée des choses. Ce qui se meut et souffre sous la surface.

On a retrouvé le cadavre de Florence Veille dans une chambre d'hôtel du Quartier latin, une surdose d'héroïne dans le sang. La thèse du suicide a été retenue, mais sa fille Camille n'y croit pas. Elle demande à Marc Léger d'éclaircir le mystère.

Florence était une femme très secrète, qui avait coutume de disparaître ainsi plusieurs jours sans que personne sache rien de ses allées et venues. Pour remonter la piste, le détective ne dispose que d'une série de lettres qui furent envoyées à Florence par un certain Auguste entre novembre 1973 et avril 1984. Qui était cet Auguste ? Et qui, au fond, était Florence ?

L'enquête elle-même n'aurait qu'un intérêt purement anecdotique (et le roman serait un simple polar), n'était cette série de lettres qui en forment le cœur, dans lesquelles Auguste réfléchit sur l'histoire du monde à partir de villes comme Athènes, Prague, Buenos Aires, Venise, Séville, New York, tout en transmettant à Florence son savoir, sa sagesse et son amour de la littérature.

À travers lui, on a l'impression d'entendre la voix de Micheline La France nous parler des écrivains qui l'ont marquée, Cortazar, Kafka, Cervantes, Dante, Montaigne, Senghor. Nous parler d'eux avec passion.

Un autre livre qu'on n'oublie pas une fois qu'on l'a refermé.



Micheline La France